

Tu divises l'espace

Monique Deland

Number 123, Fall 2009

Filiation & Transmission

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61669ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deland, M. (2009). Tu divises l'espace. *Moebius*, (123), 127–129.

MONIQUE DELAND

Tu divises l'espace

Tu divises l'espace. Et nos corps, pareil. Pareils à ceux des bêtes. Tu fais l'examen des paysages de guerres. Paramètres d'erreurs et condamnations. À gorge fêlée, tu converses avec Goya. Hurlements dans le miroir.

Dans le miroir, tu vois. Nous. Arrêtés, au bout des quais, des voies ferrées, des voies lactées, au bout des lits, tombeaux en feu. Nos corps de braise, méconnaissables. L'état actuel des restes de nous.

Nous, sans verticalité. Culs-de-jatte enrubannés, le torse penché sur aucun bouquet. Ni prière. Dos ronds, séquestrés. Quadrilatère d'ombres, tu traces. Portraits de nos guerres et revers.

Revers des squelettes. Couchés. Dans l'horizon les uns des autres. Rentrés de force, enfoncés comme des flèches. Otages d'un seul pieu. Une même fissure dans la terre à mourir. Nos rages secrètes et rivières de moelle.

Moelle crue, débords quotidiens. Nos mains jointes. Nos coudes et genoux, à la terre, pliés. Bêtes de somme et de combats perdus. Ici, sans illusion. Notre véritable humilité, exhibée sur fond noir.

Fond noir. Plus ou moins jais. Gris de circonstance, pour empilade de corps embrochés. Évidés. Rompus étêtés amputés. Contours fantômes, et comme un clou dans la mire. Cette mire rouge, toujours, au fond de ton œil.

Ton œil, balustrade. Paysage tailladé en contrebas. C'est la maison du vide. Le doute, incrusté dans notre corps animal. Tu vois. Remontes à la source, jusqu'au signe indéchiffrable. Au milieu du ventre.

Ventre cavité. Cœur mémoire, de bêtes empalées. Nous n'avons ni privilège ni chance. Tu dis : « Tout paysage est un corps divisé. » Vaches, chèvres et chiens de loups. Stockés par paliers sur notre âme goudronnée.

Goudronnée, liquéfiée. Répandue entre les jambes. Vie d'oiseau mort pour personne. Carcasses et crânes, blanc calcaire. Tes orbites noires éclairent l'âge brut de l'histoire. Une humanité à genoux. Nous sommes cela.

Nous sommes cela. Fronts à la terre et corps crevés. Paysage sans appel. Qui tranche et nous divise. Nos membres, ébauches de projets échoués. Coulis de sève, sur jambe de bois sec.

Bois sec et granit. Œil retourné, cœur naufrage. Le sang est une huile noire. Dans ta main, un trait. Cherche à voir le début d'un visage réversible. Rien. Que des ombres sur l'histoire.

Ombres sur l'histoire. Et puis dans l'air, taches de lait. Ratages de naissance, fers rouges. Notre pulpe marquée par la moindre disparition. Tes dessins à la craie, poudre d'os recyclée, hurlent d'effroi et font silence.

Silence devant, tu quadrilles l'espace. Remplis les cases de nos gravités. Corps restants et bêtes finies. Pareilles à nous. Qui savons comme toi, et Goya dans le miroir, que tout paysage est un corps divisé.